

CHRONIQUE DU LATIN MÉDIÉVAL

par M. HÉLIN

Nous ne pourrions commencer cette chronique sous de plus heureux auspices qu'en entretenant nos lecteurs de l'*Introduction à l'Étude du Latin médiéval* de Karl Strecker, à laquelle la traduction de M. Paul van de Woestijne (1) va permettre aux étudiants de langue française d'accéder de plain pied.

On sait ce que firent pour l'essor d'autres disciplines les traductions de la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* de Bopp par Bréal, ou de la *Grammaire des langues romanes* de Meyer-Lübke par les frères Doutrepont. Sans doute s'agit-il ici d'un ouvrage bien moins considérable, mais dont l'importance n'est pas moindre, si l'on songe que le latin médiéval attendait encore son encyclopédie, et que celle-ci condense, en soixantequinze pages l'expérience de toute une carrière de savant. Comme l'a fort bien dit M. F.-L. Ganshof dans la préface que M. van de Woestijne lui a demandé d'écrire, M. Strecker a donné ici « plus qu'un simple répertoire bibliographique : une véritable initiation. Sur la plupart des grandes questions, on trouve dans l'*Einführung* quelques données positives de fond, précises et sobres, telles que seul un grand maître pouvait en fournir ». De plus, « en vrai savant, l'auteur n'a eu garde d'omettre les lacunes, les « trous », existant dans notre information ». A cet égard, on peut dire que le Strecker - van de Woestijne nous permet de faire le point. On se rend compte désormais de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire.

Nous examinerons d'abord, dans cette première chronique, où l'on en est au point de vue des textes.

On sait qu'il existe quelques grandes collections (*Patrologie* de Migne, *Monumenta Germaniae historica*, *Acta Sanctorum*) : elles répondent à des buts bien définis et ne peuvent par conséquent embrasser toute la littérature latine médiévale. En outre leur format et leur prix réservent en fait ces collections aux grandes bibliothèques et à quelques séminaires d'université particulièrement bien outillés. Les textes qui ont eu la bonne fortune d'être édités dans ces collections sont catalogués, critiqués, étudiés, connus en un mot, sinon

(1) Un vol., 8°, 76 pp., Gand, 16, rue Longue du Marais, 1933.

lus. Quant aux autres (et l'on voit que, par définition, les œuvres purement littéraires sont du nombre), on dirait que c'est le hasard et la fantaisie qui ont décidé de leur publication.

Cet état de choses ne date pas des difficultés actuelles : si aujourd'hui des éditeurs hésitent à entreprendre des collections qui ne sont pas de grande vente, ils n'y songeaient même pas tant que le latin médiéval ne fut point l'objet d'un enseignement régulier. Aux savants, aux érudits, aux bibliothécaires, les revues fournissaient, avec une documentation suffisante, le moyen de publier leurs propres découvertes. Le latin médiéval était quasi ignoré en tant que littérature, et le besoin d'une collection de textes *littéraires* ne se faisait point sentir. Ainsi, malgré la célébrité des *Carmina burana*, et tandis que les travaux de détail s'accumulaient, on se contenta, de 1847 à 1930, de réimprimer la première édition de Schmeller en attendant celle — parfaite, à la vérité — de MM. Hilka et Schumann. Ainsi les poèmes du ms. de Saint-Omer, publiés par Mone dans l'*Anzeiger für Kunde des deutschen Vorzeit* en 1838 ne furent réédités qu'en 1925.

C'est qu'on étudie désormais le latin médiéval non plus en tant que science auxiliaire de l'histoire, ni pour y rechercher les origines des littératures romane ou germanique, mais pour lui-même. Il importe désormais de modifier les circonstances défavorables, qui ont rendu jusqu'ici son abord malaisé.

On dirait presque, ici, que la situation est au rebours de ce qu'elle est pour le latin classique. Jetant un regard en arrière sur les dix années d'activité de la Société des Études latines, M. Marouzeau se livrait naguère (*Revue des Études latines*, 11^e année, 1933, p. 47) à « une sorte d'examen général et de révision des tâches offertes aux latinistes ». Après avoir constaté l'abondance des instruments de travail (est-ce le cas dans notre domaine?), celle des collections de textes (Teubner, Velhagen, Loeb, Oxford, Budé...) il déplorait le manque d'éditions savantes : « Deux choses disparaissent de nos collections de textes : le commentaire encyclopédique et l'apparat systématique, le moyen d'établir le texte et le moyen de le comprendre. »

Pour nous, ne parlons pas du commentaire encyclopédique (il ne sera possible que lorsque toutes les œuvres essentielles nous seront devenues accessibles) ; quant à l'apparat systématique, c'est assurément une haute ambition, mais qui risque de freiner considérablement la publication d'une foule de textes — qu'il importe de connaître avant de se faire une idée d'ensemble de la littérature latine au Moyen Age. Nous avons le droit d'être exigeants en matière d'éditions de textes classiques : c'est qu'entre l'édition princeps et celle d'aujourd'hui, il y a quatre siècles d'humanisme et de philologie, de découvertes, de hasards et de méthode. Nous possédons certes la méthode : elle va nous permettre d'aller plus vite en besogne, mais elle ne sera efficace qu'une fois une certaine masse de matériaux publiés, connus, comparés...

On éprouve quelqu'embarras à déclarer prématurée la constitution d'apparats systématiques lorsqu'on songe aux véritables chefs-d'œuvre du genre que nous ont donnés certains maîtres du latin médiéval. Qu'on ne voie surtout pas ici une défense de la facilité, une apologie de l'amateurisme, un encouragement à la publication au hasard des trouvailles, et par des éditeurs sans compétence. Il ne s'agit point du tout d'en revenir au temps « où l'on semblait ignorer que le latin médiéval devait être étudié tout comme le latin classique » (c'est encore le Strecker - van de Woestijne que nous citons [p. 5]), et où les éditeurs usaient de ce procédé commode : « ce que l'on ne comprend pas — même ce qui appartient proprement au latin médiéval ... on le qualifie de « licence » ou de « liberté de style ». Il semble seulement qu'en présence de la masse de textes inédits, mal édités ou pratiquement inaccessibles et de la complexité de la tradition manuscrite (infiniment plus grande que pour les écrivains de l'antiquité), la tâche la plus urgente soit de publier, aussi bien que les circonstances ou les moyens d'information que chacun a à sa disposition le lui permettront, mais sans viser néanmoins à faire œuvre définitive. Et ici, nous pourrons nous réclamer de l'exemple d'un maître : M. Faral aurait voulu, dit-il dans sa préface des *Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle* (¹), nous en fournir une édition critique ; « on y a pourtant renoncé. Les inconvénients qu'il y aurait eu à le faire auraient dépassé les avantages. Le dépouillement complet de la traduction manuscrite... exigerait un travail immense... qui n'eût pas été en proportion avec l'importance des résultats. Il y eût fallu des années : on voulait aboutir et mettre le plus tôt possible à la disposition des lecteurs les éléments d'étude indispensables... »

A condition que les manuscrits utilisés soient convenablement décrits (²), que les questions de date et de provenance (³) aient été bien étudiées, ces éditions garderont toujours leur valeur, et seront autant de jalons sur la voie de l'édition définitive, dont elles hâteront l'apparition. Le texte imprimé agit en quelque sorte comme le réactif qui précipite tous les éléments utiles à la connaissance de l'œuvre et jusque là épars : les collations de manuscrits inédits, les compte-

(1) Paris, Champion, 1924 (fasc. 238 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*).

(2) On voit quels services peuvent rendre à cette fin les inventaires publiés et notamment le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique* (Gembloix, Duculot et Paris, Les Belles-Lettres) appelé à devenir un instrument de travail indispensable, à cause notamment du grand nombre d'inédits qu'il signale.

(3) On ne saurait trop insister sur l'importance de la question d'origine des mss. Il importe de distinguer très nettement la bibliothèque et le *scriptorium*, et, pour les trois derniers siècles du M. A., de mentionner toujours l'ordre auquel appartenait le monastère d'où les mss. sont originaires.

rendus, les rapprochements littéraires, les études grammaticales et linguistiques apporteront en peu d'années tous les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une édition définitive.

Une autre tâche urgente serait de regrouper tout ce qui est dispersé dans des revues ou bulletins de sociétés savantes — dont le réassortiment toujours coûteux est parfois même impossible⁽¹⁾ — ou encore dans des volumes quasi introuvables, tels les différents recueils d'Éd. du Méril, vieux de près d'un siècle, et auxquels on est bien forcé de recourir encore. Il y aurait lieu aussi de donner l'*editio minor* de certains textes importants qui, publiés dans les grandes collections que nous avons mentionnées plus haut, ne sont guère à la portée de la majorité des étudiants. C'est à ce besoin que répondent les *SS. rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, qui s'adressent naturellement avant tout aux étudiants en histoire.

Nous n'avons pas à parler ici des collections (généralement d'extraits) créées pour répondre aux besoins des programmes de l'enseignement secondaire en Allemagne : *Ferd. Schöninghs Sammlung Altsprachlicher Lesehefte* (Lateinische Reihe), certains fascicules des *Freytags Deutschkundliche Lateintexte* ou des *Elogae Graecolatinæ* de chez Teubner : dans la pénurie actuelle, ils peuvent rendre de réels services, mais ne conviennent évidemment que pour la période d'initiation.

Parmi les publications récentes, nous en examinerons quelques-unes qui représentent les tendances actuelles en matière de publication de textes latins médiévaux ; on verra si les exigences de la science et celles d'une assez large diffusion peuvent se concilier. Quelques-uns des volumes des *Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age* intéressent particulièrement le latiniste. Le 14^e volume de la collection nous offre l'œuvre d'*Ermold le Noir*⁽²⁾ : *Poème sur Louis le Pieux et Épîtres au roi Pépin* édités et traduits par M. Edmond Faral. Voici quelle en est l'économie : une introduction fournit les renseignements *a*) sur l'auteur (p. v-xii), *b*) sur la valeur historique de l'œuvre (p. xii-xxi), *c*) sur ses caractères (langue, grammaire, prosodie et métrique, style (p. xxii-xxvii) et sur l'intérêt qu'elle présente (p. xxviii-xxx), enfin *d*) sur le texte (manuscrits, éditions, ouvrages à consulter, principes sur lesquels a été établie la présente édition) (p. xxxi-xxxv). Texte et traduction se font face ; l'apparat critique est peu encombrant — on ne dispose d'ailleurs que de deux mss. pour l'établir ; des notes, de caractère historique pour la plupart, figurent également au bas des pages. En appendice, M. Faral a groupé les rapprochements de textes qui semblent de nature à éclairer les méthodes de composition littéraire de l'auteur. Enfin un index termine le volume.

(1) Nous nous proposons de dresser un relevé complet des textes latins du Moyen Age publiés dans les périodiques belges depuis 1919.

(2) Un vol. 8°, xxxv-267 pp. 27 fr. Paris, Champion, 1932.

Hormis les pages consacrées à la discussion de la valeur de l'œuvre en tant que source historique, c'est à peu de chose près sur ce modèle que l'on voudrait voir publier les textes littéraires latins du M. A. L'index, sans doute, devrait répondre aussi bien aux besoins du philologue (vocabulaires nouveaux ou difficiles à comprendre) qu'à ceux de l'historien (noms propres et « *Sachverzeichnis* »). On discutera aussi de l'opportunité d'une traduction, dès que le lecteur que l'on a en vue s'attache plus au texte lui-même qu'à son contenu.

Sans doute, dans bien des cas, la traduction tient-elle lieu de commentaire, et semble-t-elle garantir que les obscurités ou les difficultés n'auront pas été esquivées.

Sur ce point, les deux volumes qui ont inauguré la *Collection latine du Moyen Age* (¹) sont restés fidèles à la tradition illustrée par les classiques bien connus de la collection des Universités de France. Leur publication a été saluée comme un événement dans le monde savant : c'était d'abord le témoignage du renouveau des études de latin médiéval en France, et l'on pouvait espérer que la Société des Belles-Lettres allait en peu d'années nous doter d'une collection des textes médiévaux les plus importants. Il semble bien, hélas !, que sur ce point nos espoirs aient été déçus : les deux volumes dont nous parlons ici n'avaient pu être publiés que grâce à la généreuse intervention d'un mécène : ce sont là des conditions trop heureuses pour qu'elles se retrouvent souvent... D'autre part, on possédait enfin un *corpus* permettant de prendre aisément connaissance d'un groupe d'œuvres extrêmement intéressantes, dont aucune, à la vérité, n'était inédite, mais dont la réunion constituait une quasi-révélation. Ce qu'elle signifiait, au point de vue de l'histoire littéraire, les lecteurs de *L'Antiquité Classique* le savent déjà, au moins par les pages qu'y a consacrées M^{me} M. Delcourt, dans sa chronique : *Humanisme vivant* (t. II, fasc. 1, 1933, p. 214-216). Mais si heureuse que soit la publication d'un tel *corpus*, elle n'est pas exempte de défauts dûs en bonne partie à l'importance de l'entreprise : et d'abord, est-il complet ? On aurait souhaité y trouver les autres pièces mentionnées par Manitius (t. III, p. 1015-1040) dans le chapitre intitulé *Die Elegische Komödie und Tragödie* : sans doute, avec les *versus de Afra et Flavio* ne s'agit-il plus de « comédie », et avec le *de Lumaca et Lombardo* et le *de Paulino et Polla* ne sommes-nous plus en France : mais la localisation d'autres pièces du *corpus* est loin d'être certaine ; il suffisait de modifier le titre pour permettre le groupement de tout ce que nous possédons en fait de « comédies élégiaques » : la seule loi, ici, est la commodité du lecteur (²).

(1) *La « Comédie » latine en France au XII^e siècle.* Textes publiés sous la direction de M. Gustave Cohen, 2 vol. 8°, de XLVI-246 pp. (en partie doubles). Paris, les Belles-Lettres, 1931.

(2) A cet égard, on regrette aussi que M. Faral, en publiant son précieux recueil d'*Arts poétiques* n'ait pas réédité la *Poetria* de Jean de Garlande, et rendu inutile la consultation d'autres publications, pas toujours si accessibles qu'on ne se l'imagine à Paris.

Il faut bien admettre une part d'arbitraire si l'on accepte dans un recueil ou si l'on en rejette des pièces en considération de leur lieu d'origine et de leur genre : en l'occurrence, le genre ici est malaisé à définir (à moins de se résoudre à user d'un critère tout extérieur : l'emploi du distique élégiaque), et dans les discussions qui ont été engagées sur le point de savoir s'il s'agissait de comédies réellement jouées ou de « fabliaux latins », l'erreur a été, nous semble-t-il, de vouloir donner une solution valable pour *toutes* les pièces du recueil : on y distinguerait aisément celles qui sont influencées plus ou moins indirectement par la comédie antique ; celles qui sont inspirées par *l'Art d'Aimer*, enfin des farces plus proches du fabliau français.

Mais revenons-en à l'édition : la somme de travail qu'elle réclamait était considérable ; aussi M. Cohen l'a-t-il répartie entre treize collaborateurs, lui-même se réservant d'écrire l'Introduction. Outre qu'il arrive ici et là qu'elle fasse double emploi avec les notices que ses collaborateurs écrivaient en tête de leur pièce, des divergences se manifestent parfois entre eux et M. Cohen à propos de la question dont nous venons de dire un mot : s'agit-il de théâtre ou de littérature narrative ? Enfin, d'une notice à l'autre, on relève d'inévitables redites, et l'on constate par contre un certain manque d'unité dans les procédés de travail : les résultats obtenus sont assez inégaux. Nous renvoyons pour plus de détails à un récent article de M. Karl Strecker : *Kritisches zu Mittellateinischen Texte* (¹). M. Str. a pu contrôler sur un ms. de Berlin la collation qui en avait été faite d'une façon insuffisante, et il nous donne un copieux supplément à l'apparat critique du *Babio* ; mieux encore : rectifiant l'erreur trop répandue encore de considérer certaines tournures ou l'emploi de certains mots comme des gallicismes, il en arrive à corriger la traduction elle-même (v. 372, interprétation de *testa*). Ailleurs, le simple bon sens lui permet de dénoncer une autre méprise (v. 296, sens de *olor*) : on voit par là que la traduction ne garantit pas nécessairement une parfaite intelligence du texte, d'autant plus que notre connaissance encore très incomplète des règles grammaticales observées par tel ou tel écrivain autorise certains éditeurs à leur attribuer gratuitement plus de licences qu'ils ne s'en permettaient.

Si les deux volumes de la *Collection latine du Moyen Age* ne diffèrent des classiques édités sous le signe de la Louve que par les exigences particulières d'un *corpus*, et la place importante prise par les notices (chaque collaborateur écrivant la sienne), les œuvres de Hrotsvitha (²) font tout simplement partie de la fameuse *Bibliotheca Teubneriana* : nous ignorons d'après quels principes certains textes médiévaux ont été admis dans la plus répandue des collections de classiques grecs et latins.

(1) *Historisches Vierteljahrschrift*, [1933], p. 767-780.

(2) *Hrotsvithae Opera denuo edidit Karolus Strecker. Lipsiae, in Aedibus B. G. Teubneri MCMXXX. Un vol. 8°, xii-278 pp.*

Les œuvres de la nonne de Gandersheim ont sans doute bénéficié de la faveur dont jouit cette collection : nous avons ici la seconde édition qui, en 1930, a remplacé celle de 1906. Une brève introduction (reproduite ici, p. III-vi) donnait les détails essentiels sur l'auteur, sur l'œuvre et sur les mss. utilisés. Une nouvelle introduction (p. vii-xii) nous dit en quoi cette édition diffère de la précédente : nouvelles règles d'orthographe (¹), qui reproduit désormais celle des mss. ; utilisation, pour quatre pièces, d'un ms. représentant une tradition indépendante de celle que l'on connaît ; enfin, la connaissance des lois de la prose rimée (²) a autorisé l'éditeur à restituer l'ordre des mots quand il a été altéré par le copiste : il a été amené à employer des signes particuliers pour indiquer l'accord ou le désaccord de deux mss. et de l'éditeur relativement à l'homoiotteleuton. L'index se borne à relever les noms propres.

Quelle que soit la valeur de l'édition, nous croyons cependant cette formule mieux appropriée à la publication d'un texte appartenant à la latinité classique. En Allemagne, du reste, on semble s'être rallié pour l'édition des textes médiévaux (au moins pour les poèmes) à un genre de présentation qui paraît parfaitement adapté aux exigences particulières de ces œuvres.

Les poésies de Gautier de Châtillon (³ et ⁴), celles du manuscrit de Cambridge (⁵), l'*Asinarius* et le *Rapularius* (⁶), les *Carmina burana* (⁷) semblent bien témoigner d'une unité de conception qui souligne davantage, hélas !, le disparate des collections et des maisons d'édition (⁸).

(1) En cette matière, on est en pleine anarchie si l'on en juge par les éditions ou par les cahiers d'instructions à l'usage des éditeurs. Il s'agit de se mettre d'accord : doit-on reproduire l'orthographe de l'auteur, d'une recension déterminée ou d'un manuscrit de base ? En tous cas, les *orthographicæ* doivent être rigoureusement exclus de l'apparat critique, où ils n'ont rien à faire.

(2) Karl POLHEIM, *Die lateinische Reimprosa*, Berlin, Weidmann, 1925.

(3) *Die Gedichte Walters von Châtillon*, hrsg. von Karl Strecker (I. *Die Lieder der Handschrift 351 von St Omer*). Berlin, Weidmann, 1925. 8°, xix-64 pp.

(4) *Moralisch-Satirische Gedichte Walters von Châtillon aus Deutschen, Englischen... Handschriften*, hrsg. von Karl Strecker. Heidelberg, Carl Winter, 1929, 8°, xx-179 pp.

(5) *Die Cambridger Lieder* hrsg. von Karl Strecker. Berlin, Weidmann, 1926, 8°, xxvi-138 pp., 1 planche (*Monumenta Germaniae Historica*).

(6) *Asinarius und Rapularius* hrsg. von Karl Langosch. Heidelberg, Carl Winter, 1929, 8°, xii-108 pp. (*Sammlung mittellateinischer Texte* hrsg. von Alfons Hilka, n° 10).

(7) *Carmina burana* hrsg. von Alfons Hilka und Otto Schumann. Heidelberg, Carl Winter, 1930, 2 vol. I. Band. Text. I. Die moralisch-satirischen Dichtungen, xvi-112 pp., 5 planches ; II. Band. Kommentar. 1. Einleitung, 96* pp. ; Kommentar, 120 pp.

(8) Nous signalons une fois de plus, en vue de la réalisation de l'unité souhai-

Bornons-nous à relever les caractères communs de ces éditions : place importante accordée à la description du ou des mss. dans l'introduction ; sauf dans le cas de l'*Asinarius*, où il n'y a que deux pièces (ou trois, si l'on tient compte de ce que l'on a dû éditer séparément deux versions du *Rapularius*, trop différentes pour que l'apparat puisse suffire à indiquer les variantes) chaque pièce comporte un bref sommaire, le relevé des éditions antérieures, le schéma de la structure rythmique. Les apparets critiques sont très développés, le commentaire (rapprochements, indication des sources ; renseignements historiques) l'est également. (Si bien que, dans les *Carmina burana*, il forme avec l'introduction un volume à part). Les index, ceux de M. Strecker notamment, sont des modèles du genre : on ne s'y borne pas à un simple relevé de mots ; ils sont conçus pour rendre aux chercheurs de réels services : c'est ainsi que dans l'index des noms propres des *Carmina Cantabrigiensia*, nous lisons par exemple s. v. *Maria virgo* : *puella regalis, regina coeli, templum Christi* etc. ; s. v. *Roma* : *urbium domna, caput mundi* etc. On voit quel parti on peut en tirer pour des recherches sur l'histoire du style p. ex. ; ailleurs, s.v. *musica* figure non seulement l'indication des passages où ce mot se rencontre, mais aussi celle des pièces qui présentent quelqu'intérêt pour le musicologue.

Malheureusement, ni l'étendue des préfaces, ni l'abondance des apparets (avec les artifices de typographie destinés à reproduire scrupuleusement les particularités du ms. chaque fois que la chose est nécessaire), ni la richesse des commentaires ne se concilient, dès que le texte est d'une certaine étendue, avec les exigences d'une publication que l'on voudrait accessible à la masse des étudiants. D'autre part, la rare maîtrise que réclame l'élaboration d'éditions parfaites, l'abondance de la documentation qu'il faut rassembler au préalable, le travail qu'elles nécessitent, tout contribue à les espacer. Et cependant, un rythme de publication assez rapide et des prix abordables ne doivent pas être incompatibles avec les soins et la méthode que l'on réclame aujourd'hui de toute édition de texte : nous n'en voulons prendre comme exemple que la collection des *Classiques français du Moyen Age* qui, fondée en 1910, a dépassé aujourd'hui son soixante-dizième fascicule. Dans notre domaine, hélas, la *Samm lung Mittellateinischer Texte* dirigée par M. Alf. Hilka, dont le programme est précisément de fournir des textes intéressant l'histoire littéraire, et qui publiait son premier volume en 1911, n'atteignait son 10^e numéro qu'en 1929. Il semble que l'*editio minor* des textes les plus importants pourrait être établie sans trop de difficulté et subviendrait aux besoins de la généralité des lecteurs. Il y aurait lieu aussi, semble-t-il, étant donné les difficultés de l'heure,

table, la très utile brochure due à MM. Bidez et Drachmann sur l'emploi des signes critiques : elle a été publiée sous les auspices de l'Union Académique internationale. (Paris, Champion, 1932).

de songer d'abord à l'édition de textes assez courts : à cet égard l'édition de l'*Apocalypse de Golias* (¹) due à M. K. Strecker (5^e fasc. de la collection des *Texte zur Kulturgeschichte des Mittelalters* hrsg. von Fedor Schneider) est un modèle dont on pourrait heureusement s'inspirer.

* * *

Cette pénurie de textes n'est pas sans entraver les études d'histoire littéraire. Sans doute, on possède maintenant les trois gros volumes du Manitius : mais on sait que cet ouvrage est plutôt une suite de monographies qu'une histoire proprement dite, malgré les exposés qui, en tête de chaque subdivision, s'essaient à donner une vue d'ensemble. De plus, malgré l'épaisseur croissante des tomes, l'auteur ne nous mène pas au delà du XII^e siècle.

Quand aurons-nous le *Lanson* du latin médiéval ? On souhaiterait un manuel du genre de celui où M. P. de Labriolle a retracé l'histoire de la littérature latine chrétienne : en sept cents pages à peu près (nous avons sous les yeux la 1^e édition, de 1920), il embrassait une période de quatre siècles.

En moins de quatre cents pages (nous ne comptons ni la bibliographie ni l'index), MM. Wright et Sinclair (²) ont eu le dessein de nous mener du milieu du quatrième siècle à la fin du dix-septième ! Ils n'ignoraient pas la difficulté de leur entreprise, mais l'ont néanmoins tentée afin de combler une lacune de la librairie anglaise. Pour nous, qui possédons le Labriolle, nous aurions préféré voir MM. Wright et Sinclair aborder directement le VI^e siècle ; d'autre part, le volume eût gagné en unité à s'arrêter avant la Renaissance. A condition, du moins, de ne pas considérer que le Moyen Age est fini avec Pétrarque : ni Gérard Groote, ni l'auteur de l'*Imitation* ne sont des latinistes de la Renaissance.

Il faut reconnaître d'ailleurs que, une fois passé le XIII^e siècle, on ne peut réclamer d'un manuel une histoire que les grands ouvrages eux-mêmes ne donnent guère. Mais même lorsqu'on examine les chapitres antérieurs, on sent trop qu'ils étudient une littérature qui n'est pas lue : point de vues d'ensemble, mais, comme dans le Manitius, une série de monographies : elles rendraient néanmoins de réels services, si elles étaient moins sommaires, si la caractérisation des écrivains n'était trop fréquemment anecdotique ; même sans allonger les notices, il eût été possible de les faire plus substantielles, quitte à sacrifier l'agrément de la lecture : un compendium de dates,

(1) *Die Apokalypse des Golias*, hrsg. von Karl Strecker. Rom (27), W. Regenberg 1928 (Auslieferung : Carl Fr. Fleischer in Leipzig). Un vol. 8°, 40 pp. 2 R.M.

(2) F. A. WRIGHT and T. A. SINCLAIR, *A history of later latin Literature*, London, Routledge, 1931 ; 8°, vii-418 pp.

de faits, de références, eût été le bienvenu. La partie bibliographique, ici, est par trop restreinte ; hormis une liste d'ouvrages généraux, on ne trouve pour chaque auteur que l'indication (trop peu précise) d'une édition de ses œuvres, et exceptionnellement celle d'une étude.

Des extraits (tantôt en latin, tantôt en traduction !) illustrent les notices : ils tiennent trop de place, ou pas assez... : pas assez pour donner des principaux auteurs un échantillon dont un lecteur pressé eût pu se contenter. En l'absence d'un petit florilège, les seuls extraits nécessaires étaient ceux qui permettaient de se faire une idée claire de l'évolution des *formes littéraires* : passage de la poésie métrique à la poésie rythmique, variétés du cursus, etc. Or, certaines de ces questions essentielles ne sont même pas abordées : rien sur le cursus pas plus que sur la prose rimée ; ni les travaux de Polheim, ni ceux de W. Meyer ne sont cités ! Autres lacunes inexplicables : on cherche en vain des titres aussi fameux que l'*Ysengrimus*, que l'*Ecbasis captivi*, que le *Ruodlieb* ! Rien sur la riche littérature des *exempla* : pas de vue d'ensemble sur les *Vies de Saints* ! rien sur les « Comédies » du XII^e siècle : notre manuel, il est vrai, est antérieur au *corpus* de M. Cohen. Avant d'incriminer MM. Wr. et S., demandons-nous s'ils n'ont pas jugé inutile de traiter d'un genre (si l'on peut user ici de ce terme) qui était représenté par des œuvres que pratiquement ceux à qui ils destinaient ce manuel d'initiation n'auraient pas eu l'occasion de lire.

Pour la première fois en français, si l'on fait exception des pages fort insuffisantes que F. Picavet consacra naguère à « la littérature française en langue latine » (1) un grand ouvrage au courant des travaux récents nous offre une vue d'ensemble du « Mouvement intellectuel, moral et littéraire au Moyen Age », où il est fait place aux lettres latines (2). Place bien mesurée d'ailleurs, puisque l'auteur, M. Cohen, ne disposait, pour quatre siècles et pour une dizaine de littératures, que d'un peu plus de deux cents pages. Cependant, nous lui reprocherons, malgré le titre qui promettait un exposé commençant au XI^e siècle, de s'être borné à indiquer l'apport de ce siècle en quelques traits hâtifs, alors qu'on voit dans le même volume, MM. Pirenne et Focillon remonter, avec raison, à l'époque carolingienne et plus loin encore dans le haut Moyen Age pour y trouver les fondements de la période dont ils vont parler. Si les langues vulgaires perdent déjà à être traitées autrement, que dire alors du latin ? M. Cohen reconnaît lui-même cependant que le XI^e siècle est « l'âge des

(1) Au t. XII, p. 1-128 de l'*Histoire de la Nation française*, Paris, Plon, 1921.

(2) *Histoire du Moyen Age*, tome VIII : *La Civilisation occidentale au Moyen Age du XI^e au milieu du XV^e siècle* par Henri PIRENNE, Gustave COHEN et Henri FOCILLON. Paris, les Presses Universitaires de France, 1933. (*Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz).

genèses ». Et plus loin, expliquant ce qui l'a conduit à adopter une division par demi-siècles, il écrit que la première moitié du XIII^e « est plutôt polarisée vers le XI^e, dont elle représente l'aboutissement » : raison de plus pour ne pas nous priver arbitrairement des deux premiers tiers de ce développement : nous y perdons notamment le *Ruodlieb* et les *Cambridge Songs*. Occasionnellement, d'ailleurs, M. Cohen sera bien forcé de revenir, ici au *fragment de la Haye* (p. 211), là à l'*Ecbasis* (p. 242) pour expliquer la genèse de telle chanson de geste ou celle du *Roman de Renart*.

Pour chaque demi-siècle ou pour le XIV^e siècle, il étudie successivement les écoles, la philosophie, la littérature latine (mais dès la seconde moitié du XIII^e, il n'en sera plus question ; ou plutôt elle n'est plus représentée que par les philosophes), ensuite, les littératures en langue vulgaire. Nous ne pouvons ici suivre pas à pas M. Cohen : au risque de nous répéter, nous devrons dire une fois de plus que cette partie de son tableau souffre des conditions particulières dont nous avons parlé ci-dessus : les textes aisément accessibles sont trop peu nombreux ; hors ceux-là, on ne connaît la littérature latine médiévale que fragmentairement, au hasard des auteurs ou des questions que chacun a pu étudier ; seuls des maîtres qui y ont consacré leur vie seraient à même de nous en donner une vue d'ensemble.

M. Cohen est au courant des travaux récents, mais peut-être trop exclusivement de ceux-là : la plupart de ses références sont celles d'ouvrages d'après-guerre, et la composition de son tableau dépend plutôt de ses lectures des dernières années que d'une conception personnelle de son sujet. C'est ainsi qu'il mentionnera, comme particulièrement représentatives de la poésie dans la première moitié du XIII^e siècle, quatre grandes figures : Marbode, Hildebert, Adam de Saint-Victor, Baudry de Bourgueil : celui-ci lui est connu par l'édition Phyllis Abrahams de 1926. Or son contemporain Raoul le Tourtier n'est pas moins intéressant et on cherche en vain son nom : c'est que son œuvre était dispersée, et les quelques fragments de ses curieuses *Epîtres* qui avaient jadis été imprimés étaient bien oubliés dans des tomes anciens de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* ou dans l'*Historisches Jahrbuch der Görres Gesellschaft* : M. Marbury B. Ogle et Miss Dorothy M. Schullian viennent seulement de nous en donner une édition complète (¹). Du train dont vont les choses, il est vrai, il faudra quelques années tout de même avant que les perspectives du tableau de M. Cohen paraissent inexactes.

Tout ceci ne vise qu'à souligner les difficultés que rencontre aujourd'hui encore pareille entreprise : ce n'est pas le lieu ici d'un compte-rendu critique, où nous risquerions, du reste, de nous montrer trop sévère pour M. Cohen en le jugeant d'après la partie la plus malaisée de sa tâche. Un panorama des lettres latines, même limité au XIII^e

(1) *Rodulfi Tortarii Carmina*, Un vol. relié, 8°, LX-500 pp. (*Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, vol. VIII), 1933.

siècle est déjà pour le lecteur français, une nouveauté et qui mériterait toute notre gratitude si on n'y relevait parfois quelque négligence : « le Breton Adam de Saint-Victor » de la p. 206 est « peut-être d'origine anglaise » à la p. 228. Il est aventuré d'écrire (p. 261) que la première moitié du XIII^e s. est surtout l'époque où l'on se préoccupe de recueillir les productions des Goliards, pour ne pas les laisser se perdre et *peut-être que parce l'on sent que le genre est appelé à disparaître* (?). On trouve encore couramment des chansons à boire dans les mss. du XV^e siècle, et un simple coup d'œil sur les notices des mss. employés par K. Strecker pour son édition des poèmes satiriques et moraux de Gautier de Châtillon suffit à montrer que le principal de ces mss. est du XV^e s. ! On peut examiner aussi la tradition manuscrite de l'*Apocalypse de Golias*.

Enfin, on n'est pas peu surpris d'apprendre (p. 227) que les fameux *Carmina burana* (du *codex buranus*, c. à d. provenant de l'abbaye bénédictine de Beuron) sont « les chants de la robe de bure, qui est celle des Goliards ! » On voudrait que dans un travail que les difficultés mêmes du sujet rendent forcément imparfait, rien ne puisse autoriser le soupçon d'une rédaction hâtive ou de négligence.

Personne ne songera à dénier à M. Philip Schuyler Allen un commerce assidu avec les poètes lyriques latins du Moyen Age. On citait fréquemment ses articles, ceux notamment qu'il fit paraître dans les t. V et VI de *Modern Philology* sous le titre de *Medieval Latin Lyrics*. Il a repris ce même titre pour son dernier livre (¹) : on l'attendait avec impatience, parce qu'on espérait y trouver, avec une thèse confirmée ou amendée par vingt ans de réflexion, une connaissance encore approfondie du sujet et une très abondante documentation. Nous avons été déçus : comme sa *Romanesque Lyric* (²), mais avec une tendance plus accentuée encore, les *Medieval Latin Lyrics* sont un ouvrage de vulgarisation et de polémique, deux genres qui ne gagnent pas à être confondus. La sérénité et l'objectivité conviennent au premier ; le second exige que le lecteur soit mis au courant, en gros, de la pensée des adversaires, et soit muni des indications bibliographiques suffisantes pour se reporter à leurs livres ou à leurs articles. M. Allen se contente de nommer MM. Hewlitt, Boris Jarcho, Miss Pound, MM. Kittredge, A. Pillet, Miss Bittermann, W. Meyer, MM. L. Poole, H. Brinkmann, Hilka, Dresdener, Jeanroy, etc. etc. : à vous de reconnaître — ou de deviner — de quel livre ou de quel article il s'agit, et d'y rechercher la théorie incriminée : ceci pour réagir sans doute contre la « *literality of labor* » dont souffre notre époque. C'est dans le même but, croyons-nous, que M. Allen s'abstient soigneusement de

(1) Philip Schuyler ALLEN. *Medieval Latin Lyrics*. The University of Chicago Press, s. d. (1931), VIII-341 pp.

(2) Philip Schuyler ALLEN. *The Romanesque Lyric*. Chapel Hill, the University of North Carolina Press, 1928, 8°, XVIII-373 pp.

donner la moindre référence aux textes qu'il cite (en latin, accompagnés de leur traduction, ou en traduction seule indifféremment). Et comment veut-on que nous apprécions le ton de parodie d'une pièce de Paulin d'Aquilée si on nous la cite en anglais? ou que nous comparions deux descriptions de tempête, l'une conventionnelle, nous dit-on, l'autre vivante, si nous devons juger d'après des traductions, excellentes sans doute, mais dont l'une est de M. Howard Mumford Jones (cf. p. vir) et l'autre d'un autre traducteur? M. Allen veut que l'on accorde plus d'importance au thème poétique et à la façon dont il est traité qu'à la forme des poèmes. L'accent, l'esprit des pièces ont pour lui une importance capitale: on ne saurait l'en blâmer; la difficulté commence quand il faut appliquer ce critère: cette note particulière qui distinguait les poètes de la « Romanesque Lyric » on la retrouvait déjà chez Virgile, et chez Catulle; on l'aurait probablement rencontrée aussi chez les Alexandrins: où s'arrêter? Il est vrai qu'en matière de poésie, les constantes psychologiques ont plus d'importance que les documents exhumés d'une bibliothèque: malheureusement on ignore encore l'art d'utiliser des arguments aussi ténus, aussi subjectifs souvent. Selon M. Allen, un certain accent distinguerait entre toutes la poésie latine des irlandais. Or l'un des deux exemples qu'il cite (p. 99) — impossible de rien dire de ceux dont on ne nous donne qu'une traduction — n'est qu'une transposition du thème cent fois rebattu de l'éloge de l'Italie: les mêmes mots, les mêmes phrases éveillent des échos différents en chacun de nous, et il est encore plus difficile de juger lorsqu'il s'agit d'une époque où, bien souvent sans doute, des sentiments sincères n'ont pu s'exprimer que par le truchement de réminiscences scolaires. Ailleurs (p. 36), M. Allen parle de « l'ingénuité » des *Carmina burana*: on a cru naïfs, et spontanés, et populaires tout l'art et toutes les littératures médiévales: un siècle de travaux sur cette époque nous, a appris que ce n'était qu'une illusion. Et sans doute notre impression, avec sa fraîcheur, sa spontanéité, a-t-elle sa valeur propre, irremplaçable: mais elle vaut pour le lecteur et non pour l'historien.

Quant à la thèse même de M. Allen, nous n'en discuterons pas ici; il faudrait la confronter avec les autres théories relatives aux rapports qui existent entre lyrique latine et chanson en langue vulgaire: encore faudrait-il que nous soyons à même de contrôler les textes allégués. M. Allen nous en refuse la possibilité. C'est d'autant plus regrettable qu'il a de hautes ambitions; il veut écrire l'*histoire* d'une branche de la littérature latine médiévale, qui a dû se contenter jusqu'ici de monographies ou d'encyclopédies. Non sans fatuité, il proclame (p. 122) qu'avant lui « ce n'avait pas été l'habitude de la critique de porter ses efforts sur la poésie dans la période qui s'étend entre la fin du siècle d'Auguste et l'apparition des premières œuvres en langue vulgaire dans le genre considéré ». S'il ne nous montre pas ses matériaux (et la difficulté de s'entourer des textes nécessaires devrait l'y inviter), s'il ne nous indique pas ses références, nous nous permettrons de juger son livre à l'égal d'un roman historique ou

d'une brillante Vie romancée, mais non comme l'histoire que l'on pouvait attendre. Sur cette confusion des genres, un écrivain a écrit des remarques bien pertinentes. (Que M. Allen se rassure : il ne s'agit point là du fruit desséché d'un travail scientifique). Qu'il lise donc les deux premiers essais de *Technique* de Valéry Larbaud.

Les hautes visées de ces grands tableaux d'ensemble, de ces histoires qui embrassent plusieurs siècles les vouent fréquemment à un demi-échec. Par contre, telle étude de détail jettera parfois un jour nouveau sur une question encore obscure ; et celles qui abordent de biais le latin médiéval ne sont pas les moins fécondes. Nous tenons d'autant plus à signaler ici un recueil d'articles et de conférences de M. Et. Gilson que son titre très général risque de le faire omettre dans les bibliographies spécialisées (¹).

« Les pages réunies dans ce volume n'ont été écrites que par plaisir » : tant de simplicité nous conquiert déjà ; mais la profonde intelligence que l'auteur a de sa tâche va bientôt nous retenir avec plus d'autorité : « Si différentes qu'elles soient par leur objet et les méthodes dont elles usent, l'histoire de la littérature et l'histoire de la philosophie ont en commun l'ingrate mais salutaire besogne d'expliquer des textes. ... Ce n'est pas tout, car par delà ce que l'écrivain dit, il y a ce qu'il suggère, mais, en philosophie comme en littérature, le danger permanent qui guette l'historien est la tentation de deviner ce qu'un écrivain suggère avant d'avoir établi ce qu'il dit... Le châtiment de cette faute, c'est *le commentaire sur le contresens...* ». Toute cette préface est à lire et à méditer. Nous ne résistons pas au plaisir de citer encore ceci (p. 4) : « Si précieuse qu'elle soit dans la plupart des cas, et si indispensable qu'elle soit toujours, la connaissance assurée de la source d'un texte n'équivaut pas nécessairement à son explication ». Nos lecteurs au courant de la discussion qui se poursuit pour l'instant à propos du rôle de l'histoire et de la philologie dans l'explication des textes auront aperçu l'actualité de cette remarque. Mais nous nous sommes écartés de notre sujet.

Le premier essai refait l'histoire d'un thème fameux, le *ubi sunt* depuis le livre de la *Sagesse* jusqu'à la *Ballade des Dames du Temps jadis* : le Moyen Age latin a son rôle dans la transmission de ce thème ; l'appendice bibliographique extrêmement précieux relève (pp. 34-35) neuf textes de théologiens et quatre de poètes qui intéressent nos études.

L'essai suivant : *la Mystique cistercienne et le Jesu dulcis memoria* est d'abord une critique de méthodes (?) autrefois en honneur ; si, avec Hauréau, on peut croire que l'attribution à Saint Bernard reste douteuse, la connaissance approfondie que M. Gilson possède de sa doctrine lui permet de démontrer que le développement du poème est manifestement influencé de la mystique de l'abbé de Clairvaux.

(1) Étienne GILSON, *Les Idées et les Lettres*. Paris, Vrin, 1932, 8°, 299 pp.

Tout cela avec aisance, et parfois même avec humour : « mais le moine inconnu qui se servait de son latin de tous les jours pour exprimer ainsi les nuances les plus délicates de sa vie intérieure était certainement une âme d'une qualité exquise et il faut avoir un manuscrit à la place du cœur pour ne pas sentir que c'était un artiste ». (p. 46). La mystique cistercienne influence également la *Queste del Saint Graal* (p. 59-91). D'autres études sont consacrées à la technique du sermon médiéval — celle-ci particulièrement développée (p. 93-153) — et à un sujet connexe : le rôle des raisonnements scripturaires codifiés par les *Artes praedicandi*. Sur l'*Humanisme médiéval* M. Gilson ne se contente pas de généralités : montrant combien l'antithèse entre le *contemptus saeculi* du Moyen Age et l'esprit de la Renaissance a été forcée, il suit le thème du *de translatione studii* depuis le Moine de Saint-Gall jusqu'à Pétrarque, en passant par Chrestien de Troyes, et il nous convie à chercher quelle influence un saint Thomas d'Aquin a pu exercer sur la Renaissance italienne. Ceci peut paraître paradoxal, non moins que les notes sur *Rabelais franciscain* : la scolastique éclaire plus d'un passage du *Gargantua*, et l'esprit rabelaisien lui-même, où l'on a voulu voir avant tout la rillerie d'un esprit libéré, est tout-à-fait dans la tradition franciscaine, dont la chronique de Salimbene nous donnera une idée.

Dans de pareilles études, la littérature latine médiévale ne joue souvent qu'un rôle d'auxiliaire. Même en ne la considérant que sous cet angle restreint, les résultats déjà obtenus et les perspectives nouvelles qu'elle offre aux chercheurs de demain suffiraient à démontrer qu'il y a intérêt urgent à en rendre l'accès moins ardu, à multiplier et à normaliser ses instruments de travail ; c'est même là un devoir pour ceux qui considèrent, et avec raison, que le latin médiéval a maintenant conquis son autonomie.

(*) Par un souci exagéré de délicatesse, M. Hélin a omis de mentionner ici un très utile répertoire dont il est l'auteur : *Index scriptorum operumque latino-belgicorum medii aevi*, paru dans le *Bulletin Du Cange*, t. VIII, 1933, et à part (Secrétariat du Comité national belge du Dictionnaire du latin médiéval, 4, Boulevard Ch. de Kerchove, Gand). Cet index, élaboré, avant tout, à l'usage des collaborateurs du dictionnaire en préparation, rendra d'inappréciables services à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature latine médiévale dans nos provinces. Suggérons ici à M. Hélin d'écrire un précis de cette histoire ! [Note de la Rédaction].